

## MÉLANGES RELIGIEUX.

Je ne cède pas en ce moment la parole à M. Napoléon Bonaparte, parce que je ne veux rien ajouter, messieurs, à votre douleur et à celle que j'éprouve moi-même, à celle que nous éprouvons en voyant l'homme qui doit tout à ce nom soutenir les opinions qu'il soutient et siéger où il siège ! (Acclamations prolongées.—Bravo ! bravo !)

*M. N. Bonaparte.*—Messieurs, attaqué comme je suis...

*M. le Président.*—Vous aurez la parole plus tard. Votre instance trouble l'ordre. Je vous rappelle à l'ordre.

*M. N. Bonaparte.*—Je demande la parole pour un fait personnel.

*M. le Président.*—Monsieur, vous troublez irrégulièrement l'ordre, je vous rappelle à l'ordre avec inscription au procès-verbal.

*M. N. Bonaparte,* interpellant la droite et le président avec une violence extrême.—Vous permettez l'attaque et vous ne permettez pas la défense ! Le pays saura que vous ne m'avez pas permis de répondre !

*La Droite.*—À l'ordre ! à l'ordre ! La censure !

*M. le Président.*—J'ai rappelé deux fois M. Bonaparte à l'ordre, et sa persistance me force de consulter l'Assemblée sur la censure. (Agitation.) Je consulte l'Assemblée pour savoir si M. Napoléon Bonaparte sera rappelé à l'ordre avec censure. (Exclamations et cris à gauche.)

Un certain nombre de membres de la Montagne se lèvent en s'écriant :—Sortons ! sortons ! nous ne pouvons pas rester ici !

En effet, une trentaine d'entre eux quittent la salle. (Applaudissements à droite.)

*Plusieurs voix.*—Très bien ! sortez ! c'est à merveille ! vous vous jugez vous-mêmes ! (Les applaudissements recommandent.)

Au milieu du tumulte qui couvre entièrement la voix du président, le rappel à l'ordre avec censure est prononcé.

M. Napoléon Bonaparte quitte le banc où il est assis au hant de la Montagne, et descend vers l'enceinte libre, entre les bancs de droite et de gauche ; un groupe d'une vingtaine de membres se forme autour du banc où siège M. Baze et M. le général Changarnier. D'autres membres s'approchent de ce groupe, et, en quelques instants, l'Assemblée présente le spectacle d'une effroyable confusion.

La séance est suspendue pendant dix minutes.

M. Napoléon Bonaparte monte à la tribune, où il rencontre M. Thiers, qui lui cède la parole.

M. les représentans reprennent leurs places, et le silence se rétablit.

*M. N. Bonaparte.*—Messieurs, j'ai été rappelé à l'ordre, et même un rappel à l'ordre avec censure a été proposé contre moi.

*Une voix.*—Il a été proposé et prononcé.

*M. N. Bonaparte.*—J'ai le droit de m'expliquer. Je me suis permis tout-à-l'heure d'interrrompre M. Thiers. J'ai été emporté par mon sentiment vif, par un sentiment que je n'ai pu maîtriser, quand j'ai entendu M. Thiers dire que c'était le peuple qui, en 1815, avait renversé la statue de Napoléon...

*A droite.*—Non ! non ! on n'a pas dit le "peuple" !

*M. N. Bonaparte.*—Je dis, messieurs, que j'ai été entraîné par un sentiment trop vif, je le reconnais, mais aucun je n'ai pu résister, quand j'ai entendu dire que la "multitude" avait attaché une corde à la statue du grand homme pour la traîner dans la bousculade.

Je suis étonné qu'un historien aussi remarquable que M. Thiers ne sache pas que ce sont les royalistes...

*M. M. Léo de Laborde et Farreau* se lèvent et interpellent l'orateur.

*M. N. Bonaparte.*—Un nom que je ne veux pas prononcer...

*A droite.*—Si ! si ! nommez !

*M. N. Bonaparte.*—Un grand nom qui doit être connu d'une grande partie de l'Assemblée, et que je pourrais prononcer, a été le premier qui... (Interruption tumultueuse à droite.)

*M. Benoist d'Azy.*—Vous vous trompez complètement : c'est un vil intriguant, c'est M. de Maubreuil ! (Le bruit recommence.)

*M. N. Bonaparte.*—J'ajoute que quand M. Thiers s'est permis d'émettre un avis et en quelque sorte de m'interroger sur mes opinions et sur la ligne politique que je suis, j'ai trouvé cette interpellation tout-à-fait inconvenante. Il m'est trop facile de me défendre sur ce point, et, puisque l'occasion m'en est offerte, je vais dire en deux mots...

*A droite.*—Mais non ! mais du tout ! qu'est-ce que ça nous fait ?

*M. N. Bonaparte.*—Messieurs, de quel côté y a-t-il plus de partisans de 1815 ? Est-ce ici, je vous le demande, ou bien est-ce là ? (L'orateur monte successivement la gauche et la droite.) On me demande pourquoi je siège à gauche. Tout naturellement, c'est à cause du nom que je porte. (Exclamations à droite), c'est parce que je défends les intérêts du peuple. (Explosion de rumeurs.)

Mon choix est fait entre les vainqueurs et les vaincus de Waterloo ! (Allons donc ! allons donc !) j'aime mieux être du côté des vaincus. (Non, un bruit.)

L'orateur ajoute encore quelques mots sans parvenir à se faire entendre, et il retourne à son banc.

*M. Thiers.*—Je ne voudrais pas prolonger cet incident ; si j'ai eu le tort peut-être de juger les opinions de M. Napoléon Bonaparte, il avait eu, lui, le tort de m'interroger. (Le tumulte recommence à gauche.)

En France, messieurs, quoi qu'en dise la calomnie, il n'y a partout que des vaincus de Waterloo ! (Très bien ! très bien !) Et je suis bien sûr que cela ne sera démenti par personne dans cette enceinte. (Non ! non !)

Ce n'est pas le nom de peuple que j'avais employé tout-à-l'heure. C'est celui de multitude. Je sais que la calomnie est prête à

établir cette confusion, et je prends mes précautions contre elle. C'est le nom de *ville multitude* et non celui du peuple, entendez-le bien, dont je me suis servi. (Exclamations sur les bancs de la Montagne.) Non ! ce n'est pas du peuple, du vrai peuple que je parlais. La France ne jugea, elle sait la langue française, quelques efforts qu'on fasse pour la défigurer ; elle sait ce que veulent dire ses mots de peuple et de multitude. Que ceux qui veulent prendre la défense de la multitude, la défendent, je leur laisse ce triste honneur !

*A droite.*—Très bien ! très bien !

*M. Thiers.*—Pour moi, je ne l'ai pas considérée et ne la confondrai jamais avec le peuple, avec le vrai peuple. Ce n'est pas le peuple qui fait les révoltes et les émeutes, qui dévaste les palais, qui brûle les ponts, qui renverse les statues, qui égorgé Bailly, qui massacre les prisonniers ; le vrai peuple souffre toujours des crimes de la multitude. Quand vous l'avez troublé sous prétexte de le rendre plus heureux et plus tranquille, c'est le vrai peuple, répandu dans les campagnes, domicilié, qui souffre de la faim et subit avec résignation la misère qu'on lui a faite ! (Vif applaudissement à droite.) Et quand le pain lui manque, vous le savez bien et il le sait aussi, ce n'est pas notre faute, à nous, qui voudrions lui donner de bonnes lois. (Très bien ! très bien !—Rumeurs et rires à l'extrême gauche.) Vous n'en voulez pas convenir ; mais consultez l'opinion du monde, consultez l'opinion de la France, et elle vous dira si le tort est à vous. (Violentes exclamations à gauche.)

*M. le Président.*—J'ai rappelé deux fois M. Bonaparte à l'ordre, et sa persistance me force de consulter l'Assemblée sur la censure. (Agitation.) Je consulte l'Assemblée pour savoir si M. Napoléon Bonaparte sera rappelé à l'ordre avec censure. (Exclamations et cris à gauche.)

Un certain nombre de membres de la Montagne se lèvent en s'écriant :—Sortons ! sortons ! nous ne pouvons pas rester ici !

En effet, une trentaine d'entre eux quittent la salle. (Applaudissements à droite.)

*Plusieurs voix.*—Très bien ! sortez ! c'est à merveille ! vous vous jugez vous-mêmes ! (Les applaudissements recommandent.)

Au milieu du tumulte qui couvre entièrement la voix du président, le rappel à l'ordre avec censure est prononcé.

M. Napoléon Bonaparte quitte le banc où il est assis au hant de la Montagne, et descend vers l'enceinte libre, entre les bancs de droite et de gauche ; un groupe d'une vingtaine de membres se forme autour du banc où siège M. Baze et M. le général Changarnier. D'autres membres s'approchent de ce groupe, et, en quelques instants, l'Assemblée présente le spectacle d'une effroyable confusion.

La séance est suspendue pendant dix minutes.

M. Napoléon Bonaparte monte à la tribune, où il rencontre M. Thiers, qui lui cède la parole.

M. les représentans reprennent leurs places, et le silence se rétablit.

*M. N. Bonaparte.*—Messieurs, j'ai été rappelé à l'ordre, et même un rappel à l'ordre avec censure a été proposé contre moi.

*Une voix.*—Il a été proposé et prononcé.

*M. N. Bonaparte.*—J'ai le droit de m'expliquer. Je me suis permis tout-à-l'heure d'interrrompre M. Thiers. J'ai été emporté par mon sentiment vif, par un sentiment que je n'ai pu maîtriser, quand j'ai entendu M. Thiers dire que c'était le peuple qui, en 1815, avait renversé la statue de Napoléon...

*A droite.*—Non ! non ! on n'a pas dit le "peuple" !

*M. N. Bonaparte.*—Je dis, messieurs, que j'ai été entraîné par un sentiment trop vif, je le reconnais, mais aucun je n'ai pu résister, quand j'ai entendu dire que la "multitude" avait attaché une corde à la statue du grand homme pour la traîner dans la bousculade.

Je suis étonné qu'un historien aussi remarquable que M. Thiers ne sache pas que ce sont les royalistes...

*M. M. Léo de Laborde et Farreau* se lèvent et interpellent l'orateur.

*M. N. Bonaparte.*—Un nom que je ne veux pas prononcer...

*A droite.*—Si ! si ! nommez !

*M. N. Bonaparte.*—Un grand nom qui doit être connu d'une grande partie de l'Assemblée, et que je pourrais prononcer, a été le premier qui... (Interruption tumultueuse à droite.)

*M. Benoist d'Azy.*—Vous vous trompez complètement : c'est un vil intriguant, c'est M. de Maubreuil ! (Le bruit recommence.)

*M. N. Bonaparte.*—J'ajoute que quand M. Thiers s'est permis d'émettre un avis et en quelque sorte de m'interroger sur mes opinions et sur la ligne politique que je suis, j'ai trouvé cette interpellation tout-à-fait inconvenante. Il m'est trop facile de me défendre sur ce point, et, puisque l'occasion m'en est offerte, je vais dire en deux mots...

*A droite.*—Mais non ! mais du tout ! qu'est-ce que ça nous fait ?

*M. N. Bonaparte.*—Messieurs, de quel côté y a-t-il plus de partisans de 1815 ? Est-ce ici, je vous le demande, ou bien est-ce là ? (L'orateur monte successivement la gauche et la droite.) On me demande pourquoi je siège à gauche. Tout naturellement, c'est à cause du nom que je porte. (Exclamations à droite), c'est parce que je défends les intérêts du peuple. (Explosion de rumeurs.)

Mon choix est fait entre les vainqueurs et les vaincus de Waterloo ! (Allons donc ! allons donc !) j'aime mieux être du côté des vaincus. (Non, un bruit.)

L'orateur ajoute encore quelques mots sans parvenir à se faire entendre, et il retourne à son banc.

*M. Thiers.*—Je ne voudrais pas prolonger cet incident ; si j'ai eu le tort peut-être de juger les opinions de M. Napoléon Bonaparte, il avait eu, lui, le tort de m'interroger. (Le tumulte recommence à gauche.)

En France, messieurs, quoi qu'en dise la calomnie, il n'y a partout que des vaincus de Waterloo ! (Très bien ! très bien !) Et je suis bien sûr que cela ne sera démenti par personne dans cette enceinte. (Non ! non !)

Ce n'est pas le nom de peuple que j'avais employé tout-à-l'heure. C'est celui de multitude. Je sais que la calomnie est prête à

établir cette confusion, et je prends mes précautions contre elle. C'est le nom de *ville multitude* et non celui du peuple, entendez-le bien, dont je me suis servi. (Exclamations sur les bancs de la Montagne.) Non ! ce n'est pas du peuple, du vrai peuple que je parlais. La France ne jugea, elle sait la langue française, quelques efforts qu'on fasse pour la défigurer ; elle sait ce que veulent dire ses mots de peuple et de multitude. Que ceux qui veulent prendre la défense de la multitude, la défendent, je leur laisse ce triste honneur !

*A droite.*—Très bien ! très bien !

*M. Thiers.*—Pour moi, je ne l'ai pas considérée et ne la confondrai jamais avec le peuple, avec le vrai peuple. Ce n'est pas le peuple qui fait les révoltes et les émeutes, qui dévaste les palais, qui brûle les ponts, qui renverse les statues, qui égorgé Bailly, qui massacre les prisonniers ; le vrai peuple souffre toujours des crimes de la multitude. Quand vous l'avez troublé sous prétexte de le rendre plus heureux et plus tranquille, c'est le vrai peuple, répandu dans les campagnes, domicilié, qui souffre de la faim et subit avec résignation la misère qu'on lui a faite ! (Vif applaudissement à droite.) Et quand le pain lui manque, vous le savez bien et il le sait aussi, ce n'est pas notre faute, à nous, qui voudrions lui donner de bonnes lois. (Très bien ! très bien !—Rumeurs et rires à l'extrême gauche.) Vous n'en voulez pas convenir ; mais consultez l'opinion du monde, consultez l'opinion de la France, et elle vous dira si le tort est à vous. (Violentes exclamations à gauche.)

*M. le Président.*—J'ai rappelé deux fois M. Bonaparte à l'ordre, et sa persistance me force de consulter l'Assemblée sur la censure. (Agitation.) Je consulte l'Assemblée pour savoir si M. Napoléon Bonaparte sera rappelé à l'ordre avec censure. (Exclamations et cris à gauche.)

Un certain nombre de membres de la Montagne se lèvent en s'écriant :—Sortons ! sortons ! nous ne pouvons pas rester ici !

En effet, une trentaine d'entre eux quittent la salle. (Applaudissements à droite.)

*Plusieurs voix.*—Très bien ! sortez ! c'est à merveille ! vous vous jugez vous-mêmes ! (Les applaudissements recommandent.)

Au milieu du tumulte qui couvre entièrement la voix du président, le rappel à l'ordre avec censure est prononcé.

M. Napoléon Bonaparte quitte le banc où il est assis au hant de la Montagne, et descend vers l'enceinte libre, entre les bancs de droite et de gauche ; un groupe d'une vingtaine de membres se forme autour du banc où siège M. Baze et M. le général Changarnier. D'autres membres s'approchent de ce groupe, et, en quelques instants, l'Assemblée présente le spectacle d'une effroyable confusion.

La séance est suspendue pendant dix minutes.

M. Napoléon Bonaparte monte à la tribune, où il rencontre M. Thiers, qui lui cède la parole.

M. les représentans reprennent leurs places, et le silence se rétablit.

*M. Thiers.*—Ah ! vous le savez bien, ce n'est pas le peuple que nous voulons exclure. Ce que nous voulons exclure, encore une fois, c'est cette multitude confuse de vagabonds, partout insaisissable, qui n'a pas d'asile appréciable, qu'on ne trouve nulle part, qui n'a ni domicile ni famille.

Vous venez de dire maintenant que nous nous écartons de l'esprit de la Constitution, parce que ce qu'elle a établi, c'est le suffrage universel ! Quel triste jeu de mots ! C'est mot universel, savez-vous ce qu'il prouve ? Ou il prouve trop, ou il prouve trop peu.

*A droite.*—Très bien ! très bien !

*M. Thiers.*—Pour moi, je le savez bien, ce n'est pas le peuple que nous voulons exclure, mais nous voulons exclure, enfin, le vrai peuple, le véritable peuple, le véritable universel ! Quel triste jeu de mots ! C'est mot universel, savez-vous ce qu'il prouve ? Ou il prouve trop, ou il prouve trop peu.

*A droite.*—Très bien ! très bien !

*M. Thiers.*—Ah ! vous le savez bien, ce n'est pas le peuple que nous voulons exclure, mais nous voulons exclure, enfin, le vrai peuple, le véritable peuple, le véritable universel ! Quel triste jeu de mots ! C'est mot universel, savez-vous ce qu'il prouve ? Ou il prouve trop, ou il prouve trop peu.

*A droite.*—Très bien ! très bien !

*M. Thiers.*—Ah ! vous le savez bien, ce n'est pas le peuple que nous voulons exclure, mais nous voulons exclure, enfin, le vrai peuple, le véritable peuple, le véritable universel ! Quel triste jeu de mots ! C'est mot universel